

Prolégomènes à une histoire des concepts de morphologie urbaine et de morphologie sociale

Jean-Pierre FREY

*Architecte-Sociologue - Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris XII-Val de Marne
Chercheur au Centre de Recherche sur l'Habitat (UMR-CNRS 7544 : LOUEST)*

Dans la façon de cerner la personnalité des villes et des agglomérations, nombre d'auteurs se sont appuyés sur la notion de morphologie. La forme d'une ville participe en effet de son identité, comme du reste ses modes de peuplement et la composition de ses activités et de sa population. Dans la construction d'un champ interdisciplinaire doctrinal et de connaissances scientifiques dans le domaine de l'urbanisme qui nous intéresse ici, un siècle d'efforts de conceptualisation n'a pas encore réussi à asseoir les bases d'une objectivation pertinente et convaincante des rapports entre l'espace et la société. Les tentatives ne manquent pourtant pas, mais elles souffrent d'un manque de capitalisation des savoirs que notre démarche a pour ambition de combler.

La plupart des disciplines qui ont contribué aux approches du phénomène urbain ont eu recours à la notion de morphologie, mais les acceptions sont multiples, et l'un des enjeux de la conceptualisation réside à notre sens dans les moyens que l'on se donne d'articuler analyse spatiale et analyse sociale. C'est donc à la restitution des articulations entre les concepts de morphologie urbaine d'un côté, de morphologie sociale de l'autre que notre travail, que l'on peut dire d'épistémologie, se consacre. Les obstacles épistémologiques sont nombreux et force nous est de partir d'un premier constat.

Le champ instable et disputé de l'urbanisme

S'il existe une histoire de la pensée urbanistique, elle est largement méconnue par les tenants mêmes de ce champ d'activité toujours divisé entre une pratique opérationnelle pragmatique, toute faite d'expédients et d'intérêts divers, et une multitude d'approches ressortissant à des disciplines que des raisons pratiques et théoriques opposent avec persistance. L'urbanisme, « art et science », selon ses fondateurs et premiers théoriciens en France¹, reste encore un ensemble de pratiques spécifiques sans objet propre et en souffrance de reconnaissance institutionnelle. Pire : les querelles doctrinales ou institutionnelles instrumentalisent la référence à l'histoire, par exemple en portant aux nues certains auteurs ou corps de doctrine au détriment d'autres, discrédités ou injustement oubliés, plutôt qu'elles ne contribuent à l'élaboration et à la transmission aux étudiants d'une histoire objective des approches et modalités d'intervention. C'est pour sortir du simple usage de quelques trop maigres anthologies que nous tentons de contribuer à une meilleure connaissance des conditions de formation et d'exercice des compétences urbanistiques, notamment à travers l'histoire de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris de 1919 à nos jours. La plupart des auteurs qui nous intéressent y ont professé ou ont contribué à la construction des enseignements et la majeure partie des urbanistes du milieu du XX^e siècle en est issue.

Dans la pédagogie ou les institutions d'enseignement comme dans les milieux professionnels, le clivage entre les approches spatiales et les approches sociales prend la figure de l'opposition entre les architectes ou les ingénieurs d'un côté, les tenants des sciences humaines ou sociales de l'autre. Ce clivage est par ailleurs accru en France du fait que les écoles d'architecture et les grandes écoles d'ingénieurs ne dépendent pas de l'université, cultivent même leur particularisme et les conflits plutôt que de fonctionner sur des systèmes similaires. Bref, on peut partir de l'idée que nombre d'architectes, qui négligent les sciences humaines au profit de créations formelles et supposées

dotées de valeurs esthétiques échappant par nature aux jugements du sens commun, en s'installant d'emblée urbanistes sans formation appropriée, usurpent les prérogatives d'urbanistes (architectes ou non) plus familiarisés avec les questions socialesⁱⁱ. Sans trop caricaturer, on a donc d'un côté des architectes qui raisonnent sur des boîtes vides, ou dont le sens est décrété en fonction de leur intentionnalité créatrice dans une projection architecturale indûment étendue à l'urbain, de l'autre des planificateurs ou des analystes plus attentifs aux questions sociales, mais dont la manipulation des formes, au demeurant plus discrète dans tous les sens du terme, confine souvent à l'indigence. Entre les deux, ceux que nous appelons des architectes-urbanistes correspondent à un milieu contraint, méconnu et en mal de reconnaissance sociale. Ce sont pourtant les rares à être porteurs, notamment dans les écrits doctrinaux et la pratique opérationnelle, des articulations entre le spatial et le social.

Mentionnons enfin les approches récentes de la question selon la problématique dite de « typologie architecturale et de morphologie urbaine » à laquelle nous avons consacré de nombreux travauxⁱⁱⁱ, essentiellement à partir du concept de « type » au sens sociologique du terme dans l'optique d'une histoire architecturale de la société chère à Henri Raymond^{iv}, et qui fait l'objet d'une interprétation quelque peu biaisée par l'inculture des architectes. Une supposée italophilie aurait importé de l'Italie des années cinquante les approches concernant les types et la morphologie. Il suffit pourtant de parcourir les notes de bas de page et la bibliographie d'un ouvrage comme celui d'Aldo Rossi^v pour s'apercevoir des emprunts faits aux sciences sociales françaises du début du siècle. Seulement voilà : qui en France a fait cet effort ou est en mesure de faire valoir une culture urbanistique de plus longue date ? Pas Pierre Merlin en tout cas, qui emprunte le même chemin détourné pour présenter le concept de morphologie (urbaine) dans son *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, qui par ailleurs ne dit mot sur la morphologie sociale.

Tout concorde en fait pour que nous soyons en droit de considérer les tentatives d'articulation entre les notions de morphologie urbaine et de morphologie sociale comme symptomatiques des conditions historiques de construction d'un champ de connaissance propre à l'urbanisme à partir des clivages théoriques et institutionnels des diverses disciplines qui y contribuent, et comme l'objet d'une herméneutique propre à nous édifier sur les difficultés à penser le rapport espace/société. Nous ne pourrions cependant dans un texte aussi court que dessiner quelques pistes de recherche. Nous avons par ailleurs conscience du fait que ce genre de préoccupation doit beaucoup à notre double formation d'architecte et de sociologue, qui n'est pas le profil le plus partagé, ni le plus confortable.

Idée de départ et façon de procéder

Il s'agit essentiellement de voir, côté espace, comment les analyses de l'espace urbain —qu'elles ressortissent à des sortes de diagnostics préalables à des projets ou à l'édification d'une image plus générale des villes, dans une production littéraire dont le statut mériterait d'être précisé— se réfèrent à une catégorisation des groupes sociaux pour différencier la forme des lieux. Du côté des sciences sociales, en particulier celles qui ont marqué quelque intérêt pour l'habitat, l'architecture et l'urbain —à défaut de l'urbanisme—, il s'agit d'analyser quel est le statut accordé à l'espace dans la construction de leurs objets et de leurs démarches. Il y a là en effet une sorte de spatialisation —pour ne pas dire urbanisation— récente des sciences sociales qui indique simultanément un immanentisme grandissant des approches —tenant de plus en plus compte des conditions concrètes d'effectuation des pratiques ou de l'urbanité grandissante des acteurs et de leur cadre de vie— et une réflexion de type épistémologique attentive aux implications du savoir dans la vie sociale qui contribue à ce qu'une part grandissante des sciences sociales se porte sur la question urbaine. Ainsi de la géographie « humaine », de l'économie « spatiale » et de la sociologie ou de l'anthropologie « urbaines », etc., selon des histoires qui leur sont propres. La demande massive et grandissante d'une organisation de lieux produits au titre de marchandise par des professionnels ne peut de son côté que poser aux maîtres d'ouvrage et d'œuvre des opérations d'organisation de l'espace la question de la spécification proprement économique et sociale de cette demande, nonobstant les

tentatives de normalisation et l'image trompeuse d'un gonflement inconsideré de classes supposées moyennes.

Deux auteurs privilégiés incarnent pleinement cette tentative de rapprochement, et nous aurions pu cantonner notre analyse au croisement de deux itinéraires intellectuels et professionnels : Gaston Bardet (1907-1989), architecte-urbaniste et principal théoricien de l'urbanisme dit « culturaliste »^{vi}, et Maurice Halbwachs (1877-1945), sociologue et principal théoricien de la morphologie sociale. Il se trouve bien évidemment que l'un et l'autre ont été injustement oubliés ou décriés et n'occupent guère qu'une place marginale dans leurs domaines d'obédience. Il se trouve en effet que la plupart des manuels de sociologie font l'impasse sur la morphologie sociale, ont négligé les efforts de la sociologie dite d'intervention d'un Le Play pour aborder la question du logement au XIX^e siècle et celle de l'urbain par ses continuateurs au début du XX^e^{vii}, et que l'Ecole de Chicago, récemment redécouverte^{viii}, reste passablement éloignée des cadres sociaux de connaissance de la société française.

Un moyen simple de s'enquérir de l'existence de textes portant —tout au moins explicitement— sur un thème donné consiste à interroger les banques de données informatisées des grandes bibliothèques. C'est ce que nous avons fait le 31 octobre 1997 avec les notices complètes des imprimés et périodiques entrés avant 1970 du catalogue général de la BNF. La césure tombe plutôt bien dans la mesure où les principaux travaux de la recherche architecturale et urbaine en France s'intéressant à ces questions ne démarrent vraiment que dans cette décennie. À utiliser le mot clé « morphologie », on obtient 1459 notices, dont un parcours rapide nous indique qu'il s'agit essentiellement de textes concernant l'anatomie ou la linguistique, perspective à explorer pour ce qui est des formes, mais qui touche aussi peu à l'habitat qu'à l'urbain ou à l'organisation sociale proprement dite. L'association de « morphologie » et « urbaine » nous donne 1 référence^{ix}, dont nous oserons dire qu'elle est un simple tableau commenté de chiffres sur une question de localisation d'activités économiques. Celle de « morphologie » et « sociale » est en revanche plus prolixe. En plus de *L'Année sociologique*, revue fondée par Emile Durkheim en 1896, devenue les *Annales sociologiques* à partir de 1934 et dont la série E (1935-1942) portera le titre de *Morphologie sociale*, on trouve les trois principaux promoteurs de ce concept : Marcel Mauss^x, René Maunier^{xi} et Maurice Halbwachs^{xii}. Si la remarquable étude de Mauss a le mérite, à travers les variations saisonnières, de décortiquer les relations entre l'habitat, la notion de territoire et l'organisation sociale, piste au combien féconde mais trop peu suivie, Maunier présente quant à lui l'avantage d'avoir été au contact des urbanistes au point d'avoir enseigné à l'IUUP durant la Seconde Guerre mondiale. Juriste au départ^{xiii}, mais versé sur la sociologie et l'anthropologie coloniales, il se distinguera notamment lors de son passage en Algérie par un mémoire sur l'habitation kabyle^{xiv} et de traités qui témoignent de son intérêt pour le contact des races^{xv}, question qui, avec les phénomènes d'immigration et de ségrégation urbaine, trouve un regain d'intérêt particulièrement actuel.

Sachant par ailleurs que ce fut principalement la sociologie urbaine qui devait prendre le relais de ces premières investigations sur les formes urbaines et sociales, nous avons interrogé la même base de données à partir des mots « sociologie » et « urbaine ». 27 notices apparaissent, elles aussi très significatives. Nous les classerons par commodité en cinq catégories. Il y a tout d'abord, car c'est le texte le plus ancien, un ouvrage de Marcel Mercier sur le M'Zab^{xvi}. Il y est bien question de morphologie aussi bien de l'habitat, qu'urbaine et que sociale, et ce n'est sans doute pas un hasard puisque l'auteur y rend hommage à René Maunier dont il dit avoir repris la méthode après avoir suivi ses enseignements. L'habitat mozabite se caractérise par surcroît par des variations saisonnières opposant les maisons d'hiver dans les villes fortifiées à celles de l'été à l'extérieur des enceintes, dans la palmeraie. Il y a ensuite, dans les années cinquante, l'apparition de textes que l'on pourrait qualifier de sociologie religieuse mais qui ont surtout comme caractéristique de poser, dans des termes morphologiques, la question de la fréquentation des lieux de culte dans les quartiers^{xvii}. Il y a là le témoignage de l'ancrage de la sociologie urbaine naissante dans les mouvements des catholiques sociaux (pas forcément toujours de gauche quand on pense à l'héritage Le playsien) ayant le souci de comprendre la désagrégation des liens et des pratiques confessionnelles (pour ne

pas dire communautaires de voisinage) entamées par le double processus de prolétarianisation et d'urbanisation. L'université catholique de Louvain n'est au demeurant pas en reste sur ces questions puisqu'elle figure en bonne place dans ces références. Elle fait par ailleurs le pont avec les questions africaines, le texte de Szabo renouant avec le thème de la délinquance cher aux anthropologues du début du siècle^{xviii}. Notons au passage l'apparition de Jean Rémy flanqué de deux ecclésiastiques et publiant auprès d'Économie et humanisme. Le Père Lebret et sa sociologie tiers-mondiste, ses méthodes d'enquêtes urbaines aussi, ne sont pas loin. Se dessine ainsi un pan entier de la sociologie urbaine pour laquelle l'urbain et ses équipements n'ont de sens que par rapport à la dissolution des liens confessionnels et communautaires, version sociologique de la perte de l'âme de la cité vue selon Gaston Bardet.

Viennent ensuite les grands noms de la sociologie urbaine française des années soixante. Paul-Henry Chombart de Lauwe fait sans conteste un lien heureux avec la littérature précédente, non seulement par rapport au catholicisme, mais aussi par rapport aux préoccupations urbanistiques aussi bien de Lebret que de Bardet, dont il connaît bien les écrits^{xix}. À cette sociologie imprégnée d'humanisme progressiste, voire moderniste, s'opposera celle d'obéissance marxienne, plus peut-être que marxiste à proprement parler, d'un Henri Lefebvre. Les travaux de l'Institut de sociologie urbaine^{xx} partagent avec ceux de l'équipe de Chombart à l'École Pratique des Hautes Études le souci de s'adresser aux architectes, mais témoignent d'une plus large réticence à contribuer à la planification urbaine étant données les positions de Lefebvre contre les technocrates^{xxi}. Il y a enfin l'apport original d'un Raymond Ledrut^{xxii}.

Sans doute faut-il ici noter avec Henri Raymond ce que la sociologie urbaine française doit à une entreprise publique de logement et aux programmes massifs de planification urbaine de l'après Seconde Guerre mondiale, appelant les sociologues à la rescousse pour orienter, voire justifier, les décisions prises à la hâte, tout autant que pour pointer les bévues et tenter d'en réparer les dégâts^{xxiii}. Nous avons pour notre part été plus sensible à un autre aspect de l'opposition entre ces deux grands types d'approche^{xxiv}. Nul doute que la pensée critique impulsée par la montée en puissance des approches marxistes des Trente glorieuses, le caractère systémique et parfois simpliste du structuralisme aussi, n'ait desservi les analyses les plus fines et les plus nuancées de l'équipe de Chombart. Les grandes oppositions structurelles, les rapports de classes, le statut mal défini d'une classe moyenne un peu trop prise pour argent comptant à la faveur d'un exhaussement général des salaires et de la scolarisation, ont quelque peu contribué à faire négliger la spécificité de groupes sociaux définis localement, comme ils ont aussi biaisé les questions coloniales d'immigration et d'intégration au profit d'un développement idéalisé du Tiers-monde.

Les deux derniers groupes de notices concerne d'une part une étude sociale de la population du Grand Alger après l'indépendance^{xxv}, des photocopiés de cours de l'IUUP d'autre part^{xxvi}, approches que nous dirons directement liées à l'urbanisme.

La sociologie explicitement urbaine émerge somme toute très tardivement en France, pays majoritairement rural jusque dans les années 50. Si la plupart des auteurs conviennent du fait que son acte officiel de naissance est lié à l'organisation d'un colloque sur le rapport rural/urbain^{xxvii}, il n'empêche que la problématique du rapport entre les formes urbaines et les groupements sociaux se profilent dès la fin du XIX^e siècle. C'est ce qu'indique clairement le texte fondateur de Durkheim sur le concept de morphologie sociale, et c'est également ce qu'indiquent les premiers travaux de démographie, d'anthropologie ainsi que d'histoire et de géographie urbaines, en particulier lorsque ceux-ci sont directement liés à l'apparition de l'urbanisme.

La morphologie sociale, objet de la sociologie ou science à part ?

La notion de morphologie sociale a le mérite de faire son apparition sous la plume de Durkheim dans un court texte se proposant d'inaugurer une nouvelle branche de la sociologie^{xxviii}. Le « substrat matériel », déterminé dans sa grandeur comme dans sa forme et sur lequel repose la vie sociale, est défini comme un nouvel objet vers lequel les approches scientifiques doivent converger.

Dimensions et formes de l'espace physique —où d'un espace social dont il s'agit d'objectiver les caractéristiques à partir de la distribution des groupes sociaux sur le territoire— constituent la matière mouvante de cette nouvelle approche. Si Durkheim en appelle à l'histoire et à l'ethnographie comparée comme à d'indispensables auxiliaires, ses références sont puisées au départ dans des travaux étrangers, essentiellement allemands, ressortissant à la géographie et à la statistique des populations. Son texte, publié dans la deuxième livraison de cette publication, prend place dans une sixième section qui porte pour la première fois cet intitulé de « morphologie sociale ». Avec l'inauguration de cette rubrique, qui figurera dans tous les numéros jusqu'en 1912, sera reprise dans les *Annales sociologiques* lors de la réapparition de cette revue sous ce nouveau titre en 1925 et finira par donner naissance à la série E (1935-1942) à côté des séries A à D consacrées aux autres branches de la sociologie à partir de 1934, cette sociologie institutionnelle (prenant résolument pied en Sorbonne mais non sans quelque difficulté) entend bien instaurer ce qui lui paraît devoir devenir une science à part entière. C'est en tout cas ce que déclarera Maurice Halbwachs^{xxix}, qui relèvera ce défi en prenant la direction de cette dernière série.

Notre démarche de recherche a consisté d'une part à lire les textes de cette rubrique dans les numéros successifs de la revue, d'autre part à repérer l'évolution des têtes de chapitre et des références bibliographiques faisant, pour certaines d'entre elles, l'objet de notes de lecture. On a ainsi les moyens de constituer un corpus de références et d'identifier les textes qui traitent de morphologie de la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'année 1953-54, date de disparition de cette section, pour ce qui est, bien évidemment, de la lecture que les sociologues de cette obédience veulent bien en faire de la production littéraire en ce domaine. C'est Maximilien Sorre, le géographe auteur de *Rencontre de la géographie et de la sociologie*^{xxx} ayant contribué aux enseignements de l'IUUP, qui prend le relais de Maurice Halbwachs à partir de 1951, et le dernier numéro fait allusion à Jean Margot-Duclos, que nous avons repéré en sociologie urbaine dans la même institution. On peut ainsi affirmer sans trop de risque que le concept de morphologie sociale, qui n'arrivera jamais à donner naissance à une science autonome, passe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale des mains de sociologues généralistes qui ne savent guère qu'en faire (le dernier en date ayant sans doute été Georges Gurvitch) dans celles de sociologues urbains comme Paul-Henry Chombart de Lauwe ou dans celles de géographes de l'aménagement et de l'urbanisme, en se rapprochant de celui de morphologie urbaine.

Nous avons mentionné que le concept de structure sociale aura été en passe de supplanter celui de morphologie avec la montée en puissance du marxisme et des approches holistes de l'organisation sociale. Il reste à le vérifier dans le détail. Mais les approches de la morphologie, qu'elle soit sociale ou urbaine, apparaissent surtout divisées voire disputées par les diverses disciplines qui tournent autour de l'espace, l'urbanisme faisant en l'occurrence plutôt figure de creuset des réflexions en la matière sans être à même de faire advenir une démarche rigoureuse d'investigation susceptible de lui valoir le statut de véritable science.

Comprendre cette aporie scientifique suppose de repérer les écueils institutionnels de l'interdisciplinarité auxquels se sont heurtés la plupart des auteurs qui apparaissent au fil des textes sur la morphologie. Mais nous devons aussi faire l'hypothèse que ce furent également les objets de recherche qui ont souffert d'un certain ostracisme à cause de l'égarement des approches sur le terrain instable de la réflexion sur la spécification des groupes sociaux, en plus des procédures et des doctrines architecturales et urbanistiques qui noient en quelque sorte le poisson de la spécification sociale dans une conception trop abstraite ou normative du logement et de l'espace urbain. L'évolution des têtes de chapitre et les références de cette section dans *L'Année* ou *Les Annales sociologiques* sont à ce titre exemplaires d'une difficile convergence des approches que Durkheim appelait de ses vœux, comme du reste de quelques égarements dans le marais des considérations raciales, voire raciste, des sciences sociales du XX^e siècle.

Lorsque Durkheim fait paraître son texte de départ sur la question, les références bibliographiques, notes et commentaires de la section sont divisés en 3 chapitres : I. Morphologie générale, II. Masse et densité sociale, III. Les groupes urbains et leur évolution. Sans entrer dans le détail ici, car la

chose est complexe et mérite de plus amples développements, nous retiendrons tout d'abord que cette morphologie dite « générale » coïncide au départ avec les approches géographiques comme celle de Vidal de la Blache —encore largement marquées de géographie physique— et surtout celle de Friedrich Ratzel —définie au départ comme géographie politique et qui prendra par la suite l'intitulé d'anthropo-géographie. Le thème II renvoie à la science de la population qui, à partir de données statistiques, donnera naissance à la démographie. C'est ce que Maurice Halbwachs considérera quelques années plus tard comme la morphologie sociale *stricto sensu* : la science de la population^{xxxii}, comprenant les études sur la répartition et la densité de la population, les mouvements migratoires et, dans une deuxième section, le mouvement naturel de la population. La morphologie sociale au sens large restera pour lui une sorte de convergence des approches des sociologies religieuse, politique et économique. Le groupe III, quant à lui, regroupe des textes qui font de la ville et de l'urbanisation, comme de l'habitat par la suite, l'objet principal de ses préoccupations. Nous y verrons l'émergence d'une pensée urbanistique. Pour preuve : la référence à la première thèse française sur la question signée par Paul Meuriot^{xxxiii}, précédant de peu celle d'Halbwachs^{xxxiii}. Avec de nombreuses variantes sans doute très significatives, l'approche morphologique part des acquis d'une géographie —qui va progressivement quitter le milieu physique pour devenir « humaine » avec Jean Bruhnes à partir de 1902, puis résolument urbaine avec des auteurs comme Jean Gotman et Pierre Georges—, se démarque de la démographie —qu'elle abandonne à sa pureté quantitativiste— et contribue à l'émergence d'un champ urbain qu'elle devra partager avec l'histoire, l'économie, l'architecture et l'urbanisme à partir de 1910. Restent des questions mal cernées et débattues par la plupart des autres disciplines en présence : l'habitation et le rapport rural/urbain, plutôt du côté des approches spatiales, et les mouvements migratoires, plutôt du côté des approches sociales. C'est cette dernière question qui fera le plus problème et empoisonnera la spécification des groupes sociaux à partir des approches proposées par l'ethnologie, cette sociologie coloniale ou « du contact des races » comme disait René Maunier^{xxxiv}, ou une anthropologie volontiers physique à la fin du XIXe siècle. C'est ce que nous avons découvert en nous enquérant de la préfiguration de cette section dans la première livraison 1896-1897 de *L'Année sociologique*.

Les errements de l'anthropologie physique

On sait les « hésitations du marché intellectuel »^{xxxv} ayant présidé à la publication de *L'Année sociologique* par Durkheim héritant d'une tradition philosophique que Célestin Bouglé ne manquera pas de prolonger, soucieux de se démarquer de la psychologie alors largement dominante et vigilant pour imposer des règles empruntant largement leurs méthodes à une ethnographie dont Marcel Mauss contribuera à conforter le statut dans l'analyse sociologique. Or il apparaît dans la sixième section de *L'Année* 1896-1897 une rubrique « divers », dont on est en droit de considérer qu'elle se transformera en « morphologie sociale » l'année suivante. Ratzel est déjà présent dans un premier chapitre consacré à la « sociogéographie », mais ce sont les références d'un second chapitre consacré à « l'anthropo-sociologie » qui devait nous intriguer. On y trouve en effet la référence à un texte allemand d'Otto Ammon^{xxxvi}, qui traite de l'évolution du poids relatif des classes sociales en fonction de leur taux différentiel de natalité, et celles de G. de Lapouge^{xxxvii} [en fait Georges Vacher de Lapouge] qui traite de sélection sociale via un processus qu'il dit « d'urbanisme ». Ce mot, certes utilisé dans le sens de *processus d'urbanisation* et non comme une nouvelle discipline au sens où devait l'entendre Pierre Clerget quelques années plus tard^{xxxviii}, indiquait une piste de recherche cherchant à articuler urbanisation et spécification sociale des populations selon leur localisation et des traits définis par une anthropologie physique en termes de races. Ces deux auteurs devaient devenir tristement célèbres par leur engagement politique à l'extrême droite et des approches non seulement raciales mais aussi et surtout racistes de la question de la caractérisation des groupes sociaux^{xxxix}. On retrouvera leurs traces dans les volumes suivants de la revue, mais il faudra tout de même attendre 3 ans pour que ces analyses à base d'anthropobiologie—au demeurant consciencieusement quantitativistes et moins sommaires qu'il pourrait y paraître après coup à la lumière de l'histoire— fasse l'objet d'une attaque en règle^{xl} de la part de sociologues plutôt portés à

appuyer le mouvement socialiste. C'est en suivant cette piste tortueuse et nauséabonde que nous avons découvert de multiples relations entre des théoriciens du racisme, savants anthropologues ou médecins activistes en matière d'hygiène^{xli}, et les milieux professionnels de l'urbanisme et de l'aménagement qui, soucieux de combattre les taudis et la criminalité, finissent parfois par gérer une ségrégation spatiale à travers des politiques de peuplement qui peuvent avouer clairement leurs objectifs^{xlii}. Ces textes, qui méritent que l'on s'y attarde mais dont nous ne pouvons rendre compte aussi sommairement, ont largement été escamotés des références habituelles des aménageurs. Nous ne sommes cependant pas loin de penser qu'ils hantent encore un inconscient collectif si l'on en juge par les débats et les façons d'aborder les questions liées aux phénomènes migratoires et aux formes insidieuses de ségrégation auxquelles ils donnent lieu par exemple dans les conditions d'attribution des logements sociaux^{xliii}. Bref, l'hygiénisme, qui peut ne s'attacher qu'à améliorer dans un premier temps le sort des ouvriers, peut aisément tourner, à la faveur d'un durcissement des conflits, à l'eugénisme et, pour finir, à la relégation, l'enfermement et à l'extermination planifiée de certaines catégories de population...

Il y a bien un volet proprement architectural et urbanistique de ces exactions, mais personne ne s'en vante et il est pudiquement exclu du champ doctrinal de l'architecture. C'est aussi la partie cachée et refoulée, parce que honteuse, d'une pensée urbanistique établissant un lien plus ou moins bien conceptualisé et explicité entre une certaine idée de la morphologie sociale et la morphologie urbaine. Si un Pierre Francastel devait finement considérer comme symptomatiques des ségrégations cachées de cette sociologie spontanée des architectes et des urbanistes les propositions les plus doctrinaires du Mouvement moderne^{xliv}, on peut craindre que seuls quelques érudits se donnent la peine de regarder de plus près les jugements de valeur sur tel ou tel groupe social qui sous-tendent certaines propositions urbanistiques^{xlv}. Ces projets, arborant indûment la neutralité d'un espace faussement ouvert aux appropriations sociales, géré dans l'anonymat de procédures déresponsabilisant chaque acteur via la division du travail et présenté comme une fatalité des moyens économiques consentis, relèvent souvent du fait accompli et subit dont il est toujours difficile d'exposer tous les ressorts et présupposés. Les formes planifiées de déplacement, de déportation et de regroupement des populations^{xlvi} peuvent aussi très commodément être renvoyées à l'action des forces de police ou des militaires. Comme si la guerre et les conflits ethniques n'avaient rien à voir avec l'urbanisme, les ingénieurs du génie avec les cantonnements et la structure urbaine des territoires, et l'ethnocide avec la cohorte de missionnaires, prospecteurs et même ethnologues^{xlvii} ! Il suffit pourtant de songer à Berlin, Beyrouth ou Sarajevo pour se convaincre du fait que l'hypothèse d'une exacerbation de conflits latents et de rivalités plus ou moins avouées mais jamais totalement exemptes de calculs et de rationalités diverses a tout lieu d'être plus pertinente que celle d'un quelconque accident déraisonnable de l'histoire.

Géographie humaine ou morphologie sociale

Cette alternative est trop magistralement abordée par Lucien Febvre^{xlviii} pour que nous ayons la prétention d'en restituer la teneur. Elle témoigne à souhait des rivalités entre une géographie, caressant l'ambition de monopoliser les réflexions sur l'espace, et une partie de la sociologie, de plus en attentive aux formes matérielles, que l'histoire de l'École des Annales avait pour objectif de dépasser. En commentant les ambitions réciproques de ces deux disciplines dans l'analyse des formes, et en notant surtout le fait que les méthodes et les objets sont sensiblement différents selon que l'on aborde ces questions de morphologie sociale par le biais du territoire (l'espace) ou par celui de la société (ses formes d'organisation), il en appelle plus à une heureuse complémentarité qu'à une quelconque suprématie de l'une des disciplines en présence sur les autres. Il semble bien que l'on en soit encore là, mais le principal problème semble être qu'un nombre grandissant de disciplines abordent les questions de forme sans que l'on voie se dessiner une discipline scientifique spécifique imposant un objet privilégié de recherche comme étant légitimement le sien à travers une conceptualisation et un outillage méthodologique propres.

Au-delà des querelles de frontière entre les disciplines, auxquelles nul n'échappe réellement, et des éventuels arbitrages entre l'approche Vidalienne et celle de Ratzel par une Ecole des Annales

soucieuse de sortir les approches géographiques du cadre restrictif —bien que toujours utile— des monographies réduisant les analyses de la ville à celle d'une localité dans un environnement physique, c'est à une histoire sociale de la recomposition des territoires urbains à laquelle on a de plus en plus affaire^{xlix}. Si chaque discipline y contribue à sa façon, les travaux les plus novateurs et les plus pertinents seront ceux qui, pour s'attacher à l'analyse détaillée des processus et des formes urbaines —simultanément comme traces et tracés—, entrent dans le détail de configurations aussi bien physiques que sociales. Ils travaillent en fait à l'articulation de domaines qui sont dissociés par ce qu'ils ressortissent a priori à des cadres théoriques et méthodologiques différents. Marché foncier, expropriation, spéculation et décisions politiques^l; différenciation des espaces propres à chaque type d'entreprise dans la localisation de ses activités et spécificités fonctionnelles des villes^{li}; enjeux économiques, sociaux et politiques dans la socialisation de la classe ouvrière^{lii}, pour ne mentionner que ces exemples, sont autant d'approches qui rompent subrepticement mais résolument avec les cadres ordinaires d'interprétation du phénomène urbain en s'émancipant d'une image conventionnelle de la ville. Peut-on dire pour autant que la ville et l'urbanisation deviennent des objets qui s'imposeraient en quelque sorte à tout le monde ? Nous ne le croyons pas. En revanche, c'est bien l'intérêt tant pratique (c'est-à-dire analytique en vue d'une démarche opérationnelle) que théorique (visant à offrir des explications d'un état des lieux) porté à l'espace et aux formes ainsi que la démarche consistant à s'attacher à étoffer les images de l'urbain et à multiplier les instances (ou les causes) de référence dans la description des formes qui pousse les auteurs les plus ouverts (mais aussi les plus marginaux) à sortir des sentiers battus pour explorer des territoires en recomposition^{liii}.

À cet égard, il semble bien que les approches architecturales soient les moins audacieuses. Il y a certes d'un côté la quête d'une modernisation qui aboutira à des innovations dont le mouvement moderne portera le flambeau, pour ce qui est du logement. Mais le poids de l'académisme et la faiblesse des réflexions théoriques de type scientifique retarderont considérablement une véritable connaissance des transformations de l'habitat au sens large. Dans la littérature que nous dirons architecturale, où —et à de trop rares exceptions près— les images supplantent le texte, les catalogues de maisons ou d'immeubles conçus comme des recettes d'une cuisine interne s'opposeront à des considérations sur la composition formelle et la monumentalité. Si le mot « habitation » est bien porteur d'approches nouvelles, il faudra attendre les débuts d'une véritable recherche architecturale dans les années soixante-dix pour que les approches en termes de typologie cherchent une articulation avec la morphologie urbaine. Sacrifiant au fétichisme de l'objet esthétique ou d'exception, les architectes rencontrent de réelles difficultés à passer des édifices au milieu, et c'est bien là un enjeu de la réflexion urbanistique^{liv}. Le terrain est donc largement abandonné à la géographie humaine qui procèdera bien dans l'entre-deux guerres à des analyses typologiques de l'habitation, de fait en relation avec un milieu physique et naturel, mais en négligeant largement les conditions historiques et sociales de production et d'usage de l'espace domestique d'un côté, le cadre urbain de l'autre. Pour la géographie, il s'agit avant tout d'établir un tableau général de la diversité régionale ou nationale du domaine bâti plutôt que de tenir compte de la division technique et sociale de production de l'espace à partir de l'intervention de compétences professionnelles^{lv}. La remarquable thèse du commandant Quénedet fait là aussi figure d'exception^{lvi}.

Pour ce qui est des typologies des villages et des villes, plutôt du reste que de la morphologie urbaine proprement dite, les géographes auront également du mal à faire la part des choses dans l'analyse des formes entre l'espace sédimenté sur la longue durée, largement conçu comme une sorte de produit naturel du milieu, et l'espace instrumentalisé à travers une production planifiée œuvre de l'action rationnelle des hommes. L'analyse en termes de tracés plutôt qu'en termes de traces suppose en effet de recourir à des approches à la fois historiques et sociales des conditions de planification d'un espace urbain qu'il convient en quelque sorte de découper dans le temps et dans l'espace pour en spécifier la morphogenèse effective. Or c'est bien là le programme que se sont fixés les tenants de l'urbanisme, et au premier chef parmi ses fondateurs Marcel Poëte et Pierre

Lavedan. En opposant le spontané au planifié, et en cherchant à intégrer des caractéristiques proprement architecturales dans leurs analyses des formes urbaines bâties, ils dessinent une voie que la géographie urbaine d'un Pierre Georges ou celle « volontaire » d'un Jean Labasse^{lvii} finira par emprunter résolument.

Conclusions sur le creuset urbanistique de l'approche interdisciplinaire

Il est bien évidemment trop tôt pour prétendre conclure une telle approche des questions de morphologie. L'unité n'est faite ni pour ce qui concerne les objets ni pour ce qui concerne les méthodes. De façon générale, le cadre théorique correspond toujours à la quête d'un découpage de la forme des organisations urbaines ou sociales selon des éléments dont la pertinence ne peut être garantie que grâce à une historicisation des objets de la recherche. Ces objets ne peuvent par ailleurs être construits que par des voies différentes selon une discipline privilégiée de référence. Les articulations entre l'espace et la société qu'ils permettent d'analyser ne sont que rarement d'emblée données. Les approches semblent ainsi toujours gagner à être plus génétiques que structurales. Mais lorsque la morphogenèse passe des typologies à des approches généalogiques, et même génétiques via une biologisation des processus, c'est la porte ouverte à des dérapages à base de jugements ethniques ou raciaux qui légitiment ou organisent sciemment des formes proprement urbaines de ségrégation sociale. Si l'espace et les formes procèdent de spécifications et de différenciations qui n'ont de sens qu'en vertu de l'expression des particularités socioculturelles des divers groupes dont se compose la société, la place qu'occupe toujours plus ou moins explicitement cette spécification des groupes dans toute planification ne peut que faire problème. Aux difficultés d'ordre proprement épistémologique s'ajoute le danger que présente la planification comme instrument privilégié d'action du pouvoir politique. Si la majeure partie des phénomènes morphologiques tient à des processus proprement sociaux et procède d'un subtil jeu de différenciation et de distinction des groupes dans et par l'espace, la planification urbanistique ne peut qu'apprendre à composer avec tact aussi bien avec la demande sociale qu'avec la commande des politiques.

À vouloir effacer les disparités sociales et les aspérités spatiales comme un gage de démocratie, le mouvement moderne a laissé insidieusement se développer des ségrégations inavouées. À vouloir ajuster l'organisation spatiale au plus près de différenciations et de distinctions telles que les groupes sociaux entendent les exprimer dans la construction de leurs identités, on s'expose à manipuler des formes inavouables de ségrégation. Et c'est sans doute faute de pouvoir s'abstraire de l'espace que ces questions de morphologies s'imposent à nous comme un impératif moral, un devoir de connaissance, voire d'aveu, des erreurs et des bévues.

ⁱ FREY (Jean-Pierre), "Généalogie du mot « urbanisme »", in : *Urbanisme*, n° 304, janvier-février 1999, pp. 63-71

ⁱⁱ FREY (Jean-Pierre), "Quand Architectes et Architectes-Urbanistes parlent de la ville : deux définitions différentes de l'Urbanisme ?", in : BOUDON (Philippe), *Langages singuliers et partagés de l'urbain*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 45-73

ⁱⁱⁱ Cf. nos cinq volumes de travaux portant le titre *Société et urbanistique patronale* et les ouvrages : FREY (Jean-Pierre), *La Ville industrielle et ses urbanités, La distinction ouvriers/employés, Le Creusot 1870-1930*, coll. Architecture + Recherche n° 25, Bruxelles, Pierre Mardaga Ed., 1986, 386 p., 136 ill., FREY (Jean-Pierre), CROIZE (Jean-Claude), PINON (Pierre), *Recherches sur la typologie et les types architecturaux*, Paris, L'Harmattan, 1991, 368 p., FREY (Jean-Pierre), *Le Rôle social du patronat, du paternalisme à l'urbanisme*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et sociétés, 1995, 287 p.

^{iv} RAYMOND (Henri), "Habitat, modèles culturels et architecture", in : *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 174, juillet-août 1974 et surtout RAYMOND (Henri), *L'Architecture, les aventures spatiales de la raison*, coll. Alors, n° 4, Paris, CCI/Centre Georges Pompidou, 1984

^v ROSSI (Aldo), *L'Architettura delle città*, Padova, Marsilio editore, 1966 ; Milano, Clup, 1978 ; *L'Architecture de la ville*, Paris, Ed. de l'Equerre, 1981

^{vi} FREY (Jean-Pierre), "[Jean-] Gaston Bardet. L'espace social d'une pensée urbanistique", in : *Les Études sociales*, n°130 : *Voyages d'expertise*, 2° semestre 1999, pp. 57-82

^{vii} SAVOYE (Antoine), "Les continuateurs de Le Play au tournant du siècle", in : *Revue Française de Sociologie*, vol. XXII, 1981, KALAORA (Bernard), SAVOYE (Antoine), *Les Inventeurs oubliés, Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, Seyssel, coll. Milieux, Champ Vallon, 1989

-
- ^{viii} GRAFMEYER (Yves), JOSEPH (Isaac), *L'Ecole de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Champ urbain 1979, COULON (Alain), *L'Ecole de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, PUF, (1992), 2^e édition corrigée, 1994, coll. Que-sais-je ? n° 2639
- ^{ix} BUSSIERE (René), *Morphologie urbaine*, Paris, CRU, 1968, in-4° oblong (20 x 29), 82 p.
- ^x MAUSS (Marcel), "Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimo. Essai de morphologie sociale", in : *L'Année sociologique*, 9^e année, 1904-1905, Paris, Lib. Félix Alcan, 1906
- ^{xi} MAUNIER (René), *L'Origine et la fonction économique des villes, étude de morphologie sociale*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1910, Bib. sociologique internationale, XLII, in-8°, 325 p.
- ^{xii} HALBWACHS (Maurice), "La Nuptialité en France, pendant et depuis la guerre", in : *Annales sociologiques*, série E, fasc. 1-I : Mémoires, Paris, Alcan, 1935, in-8°, VIII-156 p., HALBWACHS (Maurice), *Morphologie sociale*, Paris, A. Colin, 1938, in-16, 208 p. HALBWACHS (Maurice), "La population d'Istanbul depuis un siècle", in : *Annales sociologiques*, série E, fasc. 3 et 4, Paris, PUF, in-8°, 138 p., 1942, pp. 16-43
- ^{xiii} Il soutiendra sa thèse de droit en 1909 : MAUNIER (René), *La Localisation des industries urbaines. Thèse à la Faculté de Droit de l'Université de Paris*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1909, in-8°, 325 p., publiée un an plus tard sous le titre *L'Origine...*
- ^{xiv} MAUNIER (René), *La Construction collective de la maison en Kabylie, étude sur la coopération économique chez les Berbères du Djurjura*, Paris, Institut d'Ethnologie, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie - III, 1926
- ^{xv} MAUNIER (René), *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude du contact des races*, tome 1, Paris, Domat-Montchrétien, 1932, in-8°, 217 p. ; tome 2 : *Psychologie des expansions*, Paris, Domat-Montchrétien, 1936, in-8°, 442 p. ; tome 3 : *Le Progrès du droit*, Paris, Domat-Montchrétien, 1949, in-8°, 391 p.
- ^{xvi} MERCIER (Marcel), *La Civilisation urbaine au Mzab, étude de sociologie africaine*, Alger, impr. de E. Pfister, 1922, in-8°, 276 p., ouvrage publié sous le titre *La Civilisation urbaine au Mzab, Ghardaïa la mystérieuse, avec 33 figures ou photographies*, Alger, P. & G. Soubiron, 1932, 391 p.
- ^{xvii} CHELINI (Jean), *La Ville et l'Eglise : premier bilan des enquêtes de sociologie religieuse*, préface de Gabriel Le Bras, avant propos de Mgr Lucien Gros, Paris, Ed. du Cerf, 1958, in-16, 365 p., HOUTARD (François) Abbé, *Aspects sociologiques du catholicisme américain : vie urbaine et institutions religieuses*, Paris, Les Editions ouvrières, 1958, in-8°, 341 p., LACOSTE (Norbert) Abbé, *Les Caractéristiques sociales de la population du Grand Montréal, étude de sociologie urbaine*, Louvain, Ceuterick, 1958, in-8°, 276 p.
- ^{xviii} MINON (Paul), *Katuba, étude quantitative d'une communauté urbaine africaine*, Liège, impr. H. Vaillant-Carmanne, 1960, in-8°, VII-91 p., SZABO (Denis), *Crimes et villes : étude statistique de la criminalité urbaine et rurale en France et en Belgique*, Paris, Cujas, 1960, Université Catholique de Louvain, coll. de l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales, n° 163, in-8°, 247 p., BERNARD (Guy), *Ville africaine, famille urbaine : les enseignants de Kinshasa*, Paris/La Haye, Mouton, 1968, RÉMY (Jean), BOULARD (Fernand) chanoine, DECREUSE (Michel) Abbé, *Pratiques religieuses urbaines et régions culturelles*, Paris, Ed. Economie et humanisme, Ed. Ouvrières, 1968, coll. de sociologie religieuse, in-8°, 215 p.
- ^{xix} CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), COUVREUR (Louis), VIEILLE (Paul), *Pratiques religieuses dominicales*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1954, in-8°, 32 p., *Urban Sociology : a trend report and bibliography prepared for the international sociological association with the support of the International committee for social sciences documentation*, Paris, UNESCO, 1955-56 [Textes de P.-H. Chombart de Lauwe et de Louis Couvreur], 2 fascicules
- ^{xx} RAYMOND (Henri), RAYMOND (Marie-Geneviève), *La Politique pavillonnaire*, Ed. I.S.U./C.R.U., 1966, RAYMOND (Henri), RAYMOND (Marie-Geneviève), HAUMONT (Antoine), HAUMONT (Nicole), *L'Habitat pavillonnaire*, ISU/CRU, 1966, 2^e éd. 1971, HAUMONT (Nicole), *Les Pavillonnaires*, ISU/CRU, 1966
- ^{xxi} Pour reprendre le sous-titre de : LEFEBVRE (Henri), *Vers le cybernanthrope : contre les technocrates*, Paris, coll. Médiations n° 86, Denoël-Gonthier, 1967
- ^{xxii} LEDRUT (Raymond), *Sociologie urbaine*, Paris, PUF, 1968, coll. Le Sociologue, n° 13, in-16, 229 p.
- ^{xxiii} RAYMOND (Henri), "Urbanisation et changement social", in : VERRET (Michel), MENDRAS (Henri), *Les Champs de la sociologie française*, Paris, Armand Colin, 1988, pp. 63-73
- ^{xxiv} FREY (Jean-Pierre), « Paul-Henry Chombart de Lauwe, La sociologie urbaine française entre morphologies et structures », in : *Espaces et société*, à paraître en 2001.
- ^{xxv} SECRETARIAT SOCIAL D'ALGER, *Informations rapides : fiches d'information sociale* [nouvelle série], 7^e série, 1-3 : *Les Algérois dans le Grand-Alger, étude de sociologie urbaine*, 1969, in-8°, 80 p.
- ^{xxvi} MARGOT-DUCLOS (Jean), *Sociologie urbaine* [Cours à l'IUP, 1^e année, fascicules 1-6 et 7-15 et Cours à l'IUP, 2^e année]
- ^{xxvii} FRIEDMANN (Georges), sous la dir. de, *Villes et campagnes, 2^e semaine sociologique organisée par le CNRS*, Paris, Armand Colin, 1953
- ^{xxviii} DURKHEIM (Emile), "Morphologie sociale", in : *L'Année sociologique*, deuxième année (1897-1898), sixième section, Paris, Lib. Félix Alcan, 1899, pp. 520-521
- ^{xxix} HALBWACHS (Maurice), *Morphologie sociale*, Paris, A. Colin, 1938
- ^{xxx} SORRE (Max.), *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Lib. Marcel Rivière et Cie, 1957, Petite bibliothèque sociologique contemporaine, série A : Auteurs contemporains, 213 p.

- ^{xxxi} HALBWACHS (Maurice), *Morphologie sociale*, Paris, A. Colin, 1938,
- ^{xxxii} MEURIOT (Paul), *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine*, Paris, Belin frères, 1897, in-8°, 475 p., qui fut l'un des premiers auteurs de *La Vie urbaine*, organe de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris avec un article sur "Du concept de ville autrefois et aujourd'hui" dans le numéro 1-2 de 1919, pp. 145-153.
- ^{xxxiii} *Les Expropriations et le prix des terrains à Paris, 1860-1900*, Thèse pour le doctorat de Droit publiée à Paris chez Cornely & Cie en 1909.
- ^{xxxiv} MAUNIER (René), *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude du contact des races*, tome 1, Paris, Domat-Montchrétien, 1932, in-8°, 217 p. ; tome 2 : *Psychologie des expansions*, Paris, Domat-Montchrétien, 1936, in-8°, 442 p. ; tome 3 : *Le Progrès du droit*, Paris, Domat-Montchrétien, 1949, in-8°, 391 p.
- ^{xxxv} CUIN (Charles-Henri), GRESLE (françois), *Histoire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 1996, 2 vol., tome 1. *Avant 1918*, coll. Repères n° 109, 122 p. ; tome 2. *Depuis 1918*, coll. Repères n° 110, 124 p.
- ^{xxxvi} AMMON (Otto), "Die Geschichte einer Idee", in : *Rundschauder deutschen Zeitung*, 1896, I, pp. 185-197 ; AMMON (Otto), *Die Gesellschaftsordnung und ihre natürlichen Grundlagen. Entwurf einer Sozial-Anthropologie*, 2^e édition augmentée, Iéna, Fischer, 1896
- ^{xxxvii} [VACHER de] LAPOUGE (Georges), "Corrélation financières de l'indice céphalique", in : *Revue d'Economie politique*, 11^e année, mars 1897, pp. 257-279 et VACHER DE LAPOUGE (Georges), *Les Sélections sociales, cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier (1888-1889)*, Paris, A. Fontemoing, 1896, in-8°, XII-503 p.
- ^{xxxviii} CLERGET (Pierre), "L'urbanisme, étude historique, géographique et économique", in : *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 1910, XX, pp. 213-231
- ^{xxxix} TAGUIEFF (Pierre-André), *La Couleur et le sang, doctrines racistes à la française*, Paris, Editions Mille et une nuits, 1998, 204 p., p. 97
- ^{xl} MANOUVRIER (Léonce), "L'indice céphalique et la pseudo-sociologie", in : *Revue de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, 9^e année, tome IX, 15 août 1889, pp. 233-259, et 15 septembre 1899, pp. 280-296
- ^{xli} Par exemple le Dr René Martial, le Dr Pierre Winter, un proche de Le Corbusier, le très célèbre Dr Alexis Carrel ou bien encore un Henri Decugis pour un texte comme « L'urbanisation des pays civilisés et la détérioration de la race », in : *Urbanisation et désurbanisation, problème de l'heure*, Paris, Plon, 1945
- ^{xlii} Cf. notre contribution *Les doctrines architecturales et urbanistiques au risque du racisme* au Colloque international « Les Lignes de front du racisme », Institut Maghreb-Europe, Université Paris 8, 20 et 21 janvier 2000, à paraître dans les actes du colloque
- ^{xliii} LE BRAS (Hervé), *Le Démon des origines. Démographie et extrême droite*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1998, 261 p.
- ^{xliv} FRANCASTEL (Pierre), *Art et technique*, coll. Médiations, n° 16, Paris, Gonthier 1956, pp. 34-39
- ^{xlvi} LE COUEDIC (Daniel), "Un avatar flamboyant et funeste de la modernité. Le Corbusier idéologue", in : *Urbanisme*, n° 282, mai-juin 1995, pp. 51-58
- ^{xlvi} BOURDIEU (Pierre), SAYAD (Abdelmalek), *Le Déracinement, La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, coll. Grands documents, Ed de Minuit, 1964 ; CORNATON (Michel), *Les Regroupements de la décolonisation en Algérie, préface de G. Tillon*, Paris, Éd. Économie et Humanisme, les Éditions ouvrières, 1967, coll. « développement et civilisations », 295 p.
- ^{xlvii} JAULIN (Robert), *La Paix blanche, introduction à l'ethnocide*, Paris, coll. Combats, Seuil, 1970 ; LACOSTE-DUJARDIN (Camille), *Opération " Oiseau bleu ", des Kabyles, des ethnologues et la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1997, coll. Textes à l'appui / série anthropologie, 308 p.
- ^{xlviii} FEBVRE (Lucien), *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, La Renaissance du livre, 1922 ; Paris, Albin Michel, 1970, coll. L'évolution de l'humanité, n° 23, 444 p., chap. pp. 49-79
- ^{xlix} MONTIGNY (Gilles), *De la ville à l'urbanisation. Essai sur la genèse des études urbaines françaises en géographie, sociologie et statistique sociale, préface de Marcel Roncayolo*, Paris, L'Harmattan, 1992, 376 p.
- ^l HALBWACHS (Maurice), *Les Expropriations et le prix des terrains à Paris, 1860-1900*, Paris, E. Cornély, 1909 ; *La Politique foncière des municipalités*, Paris, Lib. du Parti socialiste, 1908, in-16, 31 p.
- ^{li} MAUNIER (René), *La Localisation des industries urbaines. Thèse à la Faculté de Droit de l'Université de Paris*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1909, 325 p. ; "La distribution géographique des industries", in : *Revue internationale de sociologie*, juillet 1908
- ^{lii} PASQUET (Désiré), *Londres et les ouvriers de Londres*, Paris, Armand Colin, 1913, in-8°, 764 p.
- ^{liii} RONCAYOLO (Marcel), *La Ville et ses territoires* (chap. I à VII publiés dans *La Città*, Einaudi Editore, 1978 et 1988, chap. IX, 1982), Paris, Gallimard, 1990
- ^{liv} DERVAUX (Adolphe), *L'Edifice et le milieu. Rapport entre les édifices et les éléments qui leur sont extérieur*, Paris, Ed. Ernest Leroux, coll. "Urbanisme", Série A : Théories et vues d'ensemble, 1919, in-8°, 218 p.
- ^{lv} FREY (Jean-Pierre), "Le logement comme forme architecturale : une approche typologique", in : BONVALET (Catherine), BRUN (Jacques), SEGAUD (Marion) sous la dir. de, *Logement et habitat, Bibliographie commentée*, Paris, Réseau Socio-économie de l'habitat, février 2000, 257 p., pp. 167-174
- ^{lvi} QUENEDET (Cdt Raymond), *L'Habitation rouennaise*, Rouen, Lestringant, 1926, gr. in-8°, 430 p.
- ^{lvii} LABASSE (Jean), *L'Organisation de l'espace, éléments de géographie volontaire*, Paris, Hermann, 1966, 605 p.